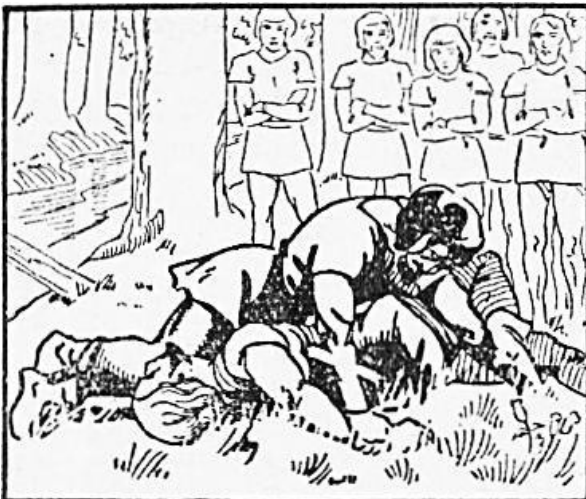


Robin des bois

Le fameux archer



Quand les Normands s'installèrent en Angleterre, nombreux furent les gens qui ne se soumièrent pas aux rudes conquérants. Beaucoup d'entre eux se cachèrent dans les bois et luttèrent contre leurs nouveaux maîtres. Ainsi fit Robin des Bois, et ses braves archers au costume vert.



Or, un beau jour, la troupe de Robin, déjà riche en hommes résolus, s'augmenta de Petit-Jean, un solide gaillard qui, à la lutte, avait tenu Robin en échec.



Avec son aide, Robin sut assurer, par des moyens parfois peu honnêtes, argent et nourriture à ses compagnons, faisant le désespoir du shérif de Nottingham.

I – Le shérif de Nottingham

1. Le shérif enrageait donc de ne pouvoir prendre Robin qui lui jouait des tours. Aussi, fut-il très heureux de l'idée qui lui vint un jour.

« Cet infâme Robin, pensa-t-il, est un des plus habiles archers de la région. Je vais organiser une grande joute à l'arc et il ne manquera pas d'y venir. Mais, quel que soit son déguisement, je suis sûr, malgré son habileté, de le reconnaître sans difficulté... Et alors, gare à la potence ! »

2. Ainsi fut fait... Le jour de Pâques, après les vêpres, la grande prairie de Nottingham vit arriver quantité de gens venant de partout : gardes aux uniformes brillants, bourgeois accompagnés de leur femme gentiment parées, braconniers et chasseurs attirés par le prix, mendiants et voleurs pensant bien profiter de l'affluence pour remplir leur bourse.

Au fond se dressait la cible, et chacun regardait l'étroit cercle de peau qu'il fallait percer en son milieu pour gagner le prix : une flèche d'argent à pointe d'or !

3. « Allons, que la joute commence ! » ordonna le shérif, et les trompes saluèrent le premier tireur, un chasseur réputé pour son adresse.

Durant une quinzaine de secondes, l'homme visa, puis, dans le silence, on entendit siffler sa flèche, qui, fendait l'air, perça la cible à moins de deux doigts du milieu.

Alors chacun battit des mains.

4. Un, deux, trois, dix s'approchèrent tour à tour. Mais si certains réussissaient à atteindre la cible, beaucoup ne touchaient même pas le but et aucun ne parvenait à la trouer au bon endroit.

Enfin s'avança un infirme qui ne se soutenait qu'à l'aide de béquilles, et semblait si faible qu'on ne put s'empêcher de sourire en le voyant. Mais l'homme, choisissant une flèche dans sa trousse, l'ajusta avec soin et tendit son arc. Il n'avait pas visé deux secondes que la flèche s'enfonçait droit au cœur de la cible.

Cette fois, des acclamations s'élevèrent, et le shérif s'avança. « Comment t'appelles-tu, et d'où sors-tu ? » lui demanda-t-il.

– Bovulf, monseigneur, et je suis berger.

– Ouais! reprit le shérif, ne serais-tu pas de ceux qui servent Robin des Bois ?

– La fièvre les étouffe ; Robin et ceux de sa bande m'ont volé un mouton le mois passé, et je les voudrais voir pendus.

– Bon ! bon ! calme-toi, mon brave ; voilà ta récompense, tu l'as bien méritée. » Et il lui tendit la flèche à pointe d'or.

II – De plus en plus fort

1. Bovulf avançait la main vers la flèche quand une voix s'éleva : « Permettra-t-on à un pauvre vieux d'essayer, et, s'il réussit, lui remettra-t-on le prix convenu ? »

Ainsi parlait un bon vieillard à barbe blanche, si faible que ses jambes paraissaient à peine pouvoir le porter.

« Laissons-le ! cria la foule.

– Allons, essaye, décida le shérif, mais si ton tir est ridicule, tu auras le fouet ! »

2. Et tandis que des regards moqueurs et étonnés le suivaient, le vieillard, se redressant quelque peu, arma son arc, plaça sa flèche et, sans même viser, la lâcha. D'un choc si net que le poteau en trembla, elle alla frapper la cible, fendant en son milieu celle de Bovulf !

Jamais personne n'avait vu semblable adresse, et l'assistance en resta silencieuse de surprise. Puis, bientôt, les acclamations retentirent et le shérif, secouant le bon vieillard par les épaules, lui criait son admiration.

3. « C'est toi qui as gagné le prix, mon ami ! Si le ciel voulait que mes archers fussent aussi habiles que toi, Robin des Bois et sa bande de malfaiteurs ne nous ennuièrent pas longtemps.

– Robin est, dit-on, encore plus adroit que moi, répondit modestement le vieux, que l'effort avait si affaibli et remué, qu'il ne cessait de tousser à faire pitié.

– Non, non ! mon ami ! je connais l'homme et tu le dépasses comme archer. Allons, voilà ta récompense. » Et il lui tendit la flèche d'argent à pointe d'or.

4. Fendant la foule, le bon vieux s'éloigna dans la prairie et regagna la forêt. Mais à peine avait-il disparu aux regards qu'il redressa la taille, enleva sa fausse barbe, quitta ses haillons et sonna du cor.

5. A cet appel, de derrière un énorme rocher sortit un archer que vous eussiez pris pour Bovulf s'il avait eu besoin de béquilles pour marcher.

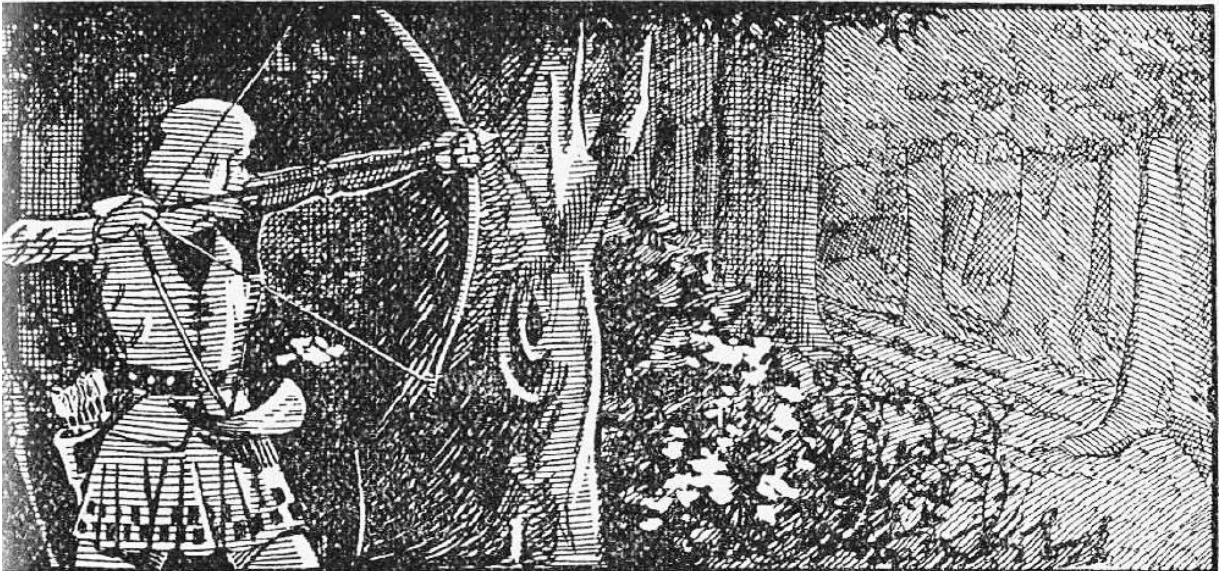
« Eh bien, dit Petit-Jean, – car c'était lui – qu'en dit le shérif, mon bon Robin ?

– Ton adresse et la mienne l'auront certainement étonné, et je suis sûr qu'il sera furieux en apprenant qui nous sommes. N'importe, le tour est bien joué ! »

Et les deux compères s'enfoncèrent dans le bois.

III – La saignée

1. Robin avait vieilli. Sa fine chevelure brune était devenue de neige et, maintenant, chaque année, quand arrivait l'automne, ses larges épaules, fatiguées de cette vie errante, se prenaient à frissonner comme feuilles mortes dans le vent.



Et voilà qu'un soir, tandis qu'il flânait tristement dans sa chère forêt, notre brave archer vit, dans un vol silencieux, passer au-dessus de sa tête une chouette tenant en son bec recourbé un oisillon pantelant. Prenant en pitié la petite bête, Robin ajusta une flèche, visa l'oiseau de nuit, mais le manqua !

2. Alors, de grosses larmes se mirent à couler silencieusement le long de ses joues, et Petit-Jean s'inquiéta.

« C'est, dit Robin, que ma flèche vient, pour la première fois depuis quarante ans, de manquer le but. Ma main tremble et mes yeux se troublent... Il est temps que je meure. »

Petit-Jean s'efforça de la consoler avec de bonnes paroles, mais Robin resta triste et abattu.

3. L'hiver venu, Robin dit à Petit-Jean :

« Une fatigue inconnue arrête mon bras et alourdit mes jambes. Je veux aller jusqu'en Cornouaille trouver une de mes cousines qui est un peu sorcière. Elle m'ôtera le sang que j'ai en trop et me redonnera quelques forces. »

Et, avec Petit-Jean pour seul compagnon, il se mit en route pour la Cornouaille au-delà de l'immense forêt.

4. Or, sans le dire, sa cousine le détestait. Elle ne pouvait bien accueillir un parent qui, toute sa vie, avait lutté contre ses seigneurs et leur avait désobéi.

Pourtant, elle sut lui faire bon visage et lui promit la guérison.

« Grâce au ciel, pensa-t-elle, je vais enfin délivrer notre pays de ce misérable ! »

5. Elle lui donna le meilleur lit de sa demeure ; il se coucha tout aussitôt car il n'en pouvait plus de fatigue. Alors, s'armant de son petit couteau, elle lui ouvrit la veine du poignet gauche. Et, goutte à goutte d'abord, puis en un ruisselet vermeil, le sang du brave Robin commença de couler.

« Le sang vient-il bien ? demandait-il.

– Oui, restez calme, mon cousin, tout se passe comme il faut ! »

Et jusqu'au soir le sang continua de couler lentement, tandis que, les yeux mi-clos, Robin s'affaiblissait de plus en plus.

A la nuit tombante, sa cousine se retira, le croyant bien mort.



Mais un oiseau qui saluait le soleil couchant réveilla Robin. Il comprit aussitôt et, tirant son cor, il rassembla ses dernières forces et sonna... Vite, Petit-Jean accourut.

« Je voulais mourir dans tes bras, lui dit Robin... » Il lui fit ouvrir le vitrail, contempla une dernière fois sa chère forêt, et se renversa au bras de son vieux compagnon.